

Pourquoi la comtesse alla chez le marquis

Le lendemain du duel, le bruit courut que lord Sommerson était à toute extrémité.

M. de Montmartel n'avait pas revu sa femme.

A l'heure du déjeuner, elle vint comme de coutume dans la salle à manger. Sans bien savoir ce qu'il faisait, il lui tendit la main.

— Non, lui dit-elle gravement. Homicide point ne seras.

— Madame, si je ne vous aimais pas tant, je n'aurais pas châtié ainsi votre amoureux.

— Monsieur, il faut m'aimer beaucoup moins et ne pas haïr les gens jusqu'à les tuer.

— Madame, j'ai été deux fois offensé.

— Ni par moi, ni par lui.

— Je vous réponds qu'il ne se promènera plus dans la neige et que vous ne lui jetterez plus mes bottes à deux heures du matin.

Madame de Montmartel, qui s'était assise, se leva soudainement.

— Il est mort? demanda-t-elle.

— Non, madame, mais il est à toute extrémité.

Le domestique entra alors pour le service du déjeuner.

— Ma voiture tout de suite, dit la comtesse.

Le domestique sortit par la porte de l'office, pendant qu'elle se dirigeait vers sa chambre.

— Vous voulez lui dire adieu? demanda ironiquement le marquis à Hélène.

— Oui, dit-elle, puisque je suis la cause de sa mort.

— Eh bien! madame, vous me ferez le plaisir de ne plus revenir chez moi.

— Je ne veux pas recevoir d'ordres, dit-elle

en tournant la tête, je suis la maîtresse ici, comme vous-même y être le maître.

Et essayant un sourire :

— Et je ne m'en irai que par la force des baïonnettes.

Quoiqu'elle eût refermé la porte sur elle, M. de Montmartel, entraîné par un beau mouvement, courut sur ses pas et la supplia de ne pas sortir.

— Hélène, vous savez comme je vous aime ! Pardonnez-moi si j'ai perdu la tête, je suis à vos pieds, ne me désespérez pas ! Hélène, je vous en supplie ! C'est à moi à pardonner, et c'est moi qui vous demande pardon.

Hélène fut inflexible comme une statue de marbre.

— Moi, dit-elle, je n'ai ni à pardonner, ni à demander pardon.

Et elle sortit fièrement pour monter dans son coupé.

Elle emmena sa femme de chambre en lui disant :

— Il faut que vous sachiez où demeure lord Sommerson.

La femme de chambre répondit qu'elle le

savait bien, parce que, la veille, elle avait accompagné la femme de chambre du dessous qui lui portait des lettres. Il n'y a pas de secrets dans une maison bien habitée.

Cinq minutes après, madame de Montmartel, suivie de sa femme de chambre, demandait à parler à lord Sommerson. Elle donna son nom sans rougir.

Quand ce nom fut prononcé par le domestique du jeune lord devant ses deux témoins, qui ne le quittaient pas depuis la veille, ce fut une grande surprise.

— C'était donc vrai ? dit l'un d'eux. En vérité, le marquis est d'une grande discrétion, car il m'avait juré ses grands dieux qu'il ne connaissait pas la comtesse.

— Cette visite va nous l'achever tout à fait, dit le second témoin.

Le premier se pencha vers le blessé et lui dit doucement :

— C'est la comtesse de Montmartel qui vient vous voir.

— Eh bien, dit lord Sommerson, elle va me trouver dans un beau gâchis.

Il jeta un regard aux coins de sa chambre,

comme s'il regrettrait de la recevoir dans un pareil désordre et dans un pareil logis.

Quand la comtesse entra, les témoins voulurent se retirer.

— Non, messieurs, je vous en prie, dit-elle.

Et tendant cordialement la main au blessé, elle lui parla ainsi :

— Eh bien ! voilà qui vous prouve qu'il est toujours dangereux de passer par la fenêtre.

— Que voulez-vous, dit le marquis, on ne sait jamais son chemin. Je suis bien touché de vous voir venir jusqu'à moi.

— Quoi de plus naturel ! Ne suis-je pas la cause du duel ?

Les deux témoins écoutaient de toutes leurs oreilles.

— Non, dit lord Sommerson, c'est ma faute. Au lieu de désarmer votre mari en lui disant la vérité, je me suis amusé à le braver. Quoi qu'il en soit, dans ce monde-ci ou dans l'autre, je vous aurai une éternelle reconnaissance, non pas de m'avoir donné les bottes de votre mari, mais de m'avoir jeté sur les épaules avec une charité évangélique cette

chaude pelisse de bal que je crois sentir encore.

— Hormi les bégueules, toutes les femmes eussent fait cela. Comme je vous le disais hier, Dieu ne veut pas la mort du pécheur.

Le blessé s'était soulevé et regardait avec admiration madame de Montmartel. Il pensait que c'était là une vraie femme, osant ainsi se moquer des préjugés, pour suivre les mouvements de son cœur — ou de sa curiosité.

— Je n'ai qu'un regret, lui dit-il doucement, c'est de n'avoir pas gardé la pelisse. J'ai déjà pensé que si je mourais, il m'eût été doux de l'emporter dans le tombeau. Il me semble que dans cette pelisse je n'eusse jamais eu froid.

— Eh bien ! si vous n'en revenez pas, dit la comtesse en s'efforçant de sourire, je vous promets de vous apporter ma pelisse à votre lit de mort. Mais rassurez-vous, on ne tue pas la jeunesse.

— Je vous avoue, madame, que je veux vivre, et de toutes mes forces, et de tout mon cœur. Mais je n'ai plus ni force ni cœur.

Madame de Montmartel se tourna vers les deux témoins :

— N'est-ce pas que le médecin n'est pas inquiet ?

— Pas du tout, dit un des témoins. Mais l'autre, qui était masqué par le rideau du lit, faisait un triste signe de tête.

— Adieu, dit la marquise au blessé, je suis bien heureuse de vous avoir vu — pour la première fois.

— Si vous voulez que je vive, dit le marquis, venez me voir — une seconde fois.

— Je reviendrai, dit-elle ; songez que j'ai une dette à payer envers vous.

— Une dette ! je ne comprends pas.

La marquise se tourna vers les amis de lord Sommerson :

— Messieurs, sachez-le bien, si mon mari s'est battu avec M. de Sommerson, c'est bien moins pour moi que pour sa maîtresse, mademoiselle Fanny. Il lui permet bien le prince Rio, parce qu'il faut que tout le monde vive, mais il ne lui permet pas un autre amant. Mon mari n'apas bien su si M. de Sommerson était dans le jardin pour mademoiselle Fanny ou pour

moi. Or, pour l'une comme pour l'autre, il s'est senti jaloux jusqu'à vouloir se battre. M. de Sommerson m'a vengée, parce qu'un jour ou l'autre, le comte saura que sa dulcinée a un amant de cœur, ce qui fera son désespoir, puisqu'il s' imagine lui-même avoir été l'amant de cœur de la belle.

Quand la comtesse fut partie, le marquis, qui n'en pouvait plus, trouva encore quelques mots pour dire que c'était la femme la plus vaillante et la plus loyale.

— C'est égal, dit un des témoins qui la connaissait par ouï dire, elle n'est pas mal timbrée comme cela.

La comtesse de Montmartel avait alors trois ou quatre passions sur la planche. On l'accusait beaucoup dans le monde, mais on la défendait beaucoup aussi. Selon les uns, elle avait des fantaisies à la Messaline ; selon les autres, ce n'était qu'un jeu de coquetterie.

On la voyait toujours rire ; est-ce parce qu'elle se cachait pour pleurer ?

Comme elle tenait tête aux mots les plus hasardés de la conversation, on jugeait qu'elle n'avait plus rien à apprendre ; elle ne s'effrayait

pas de dire qu'elle avait lu *le Sopha, la Religieuse, les Liaisons dangereuses* et autres bréviaires des curieuses et des oisives. « Mais combien de femmes qui ont l'esprit gâté et qui gardent la virginité du cœur, » disait-elle souvent, non pas d'ailleurs pour changer l'opinion, car elle se moquait de l'opinion.

Lord Sommerson n'avait plus qu'une idée, c'était de reconquérir des forces pour escaler encore le balcon de madame de Montmartel.

XII

La plume de mademoiselle Charmide

Quelques-unes de nos femmes à la mode, pareilles aux comédiennes, ont aujourd'hui une habilleuse, c'est-à-dire une femme de chambre qui ne fait pas la chambre.

L'habilleuse ne fait autre chose que d'habiller ou de déshabiller sa maîtresse. Elle la coiffe, elle la chausse, elle la peint, elle marque les plis de la robe, elle fixe la hauteur du corsage, elle répand le nuage de poudre de riz, elle fait les yeux plus grands et les lèvres plus rouges. Comme le sculpteur, elle donne le coup de pouce souverain.